

Bulletin d'histoire politique

Pierre, Duchesne, Jacques Parizeau, Biographie 1930-1970, Tome I, Le Croisé, Montréal, Québec/Amérique, 2001, 624 p.

Josiane Lavallée



Volume 10, numéro 2, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060541ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060541ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavallée, J. (2002). Compte rendu de [Pierre, Duchesne, Jacques Parizeau, Biographie 1930-1970, Tome I, Le Croisé, Montréal, Québec/Amérique, 2001, 624 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 10(2), 218–222.
<https://doi.org/10.7202/1060541ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

cette lecture, certaines interprétations historiques, telles que les fondements anti-démocratiques et le monolithisme idéologique de la société québécoise, nous apparaissent fort douteuses. *Trajectoires de l'histoire du Québec*, en plus d'inciter les lecteurs à lire (ou à relire) *Histoire sociale des idées au Québec*, éveille notre intérêt pour le second tome, qui est attendu avec grande impatience.

JEAN-PHILIPPE CROTEAU
Étudiant au doctorat
Université du Québec à Montréal

Pierre, Duchesne, *Jacques Parizeau, Biographie 1930-1970, Tome I, Le Croisé*, Montréal, Québec/Amérique, 2001, 624 p.

Comment résumer la biographie de Jacques Parizeau en quelques pages ? Cet homme qui est au cœur du combat pour l'indépendance du Québec depuis plus de trente ans. Celui-là même qui, au cours de la Révolution tranquille, a tout fait en son pouvoir pour donner aux Québécois les outils nécessaires à leur développement économique et politique.

Grâce au travail colossal du biographe Pierre Duchesne, nous sommes à même de mieux saisir l'influence et le rôle immense qu'a eus Jacques Parizeau en tant que mandarin des gouvernements de Jean Lesage et de Daniel Johnson. Nous connaissons déjà le rôle crucial qu'il avait eu lors de la création de la Caisse de dépôt et de placement du Québec en 1965. Toutefois, les différents rôles qu'il a joués tout au long de la Révolution tranquille étaient beaucoup moins connus, que ce soit sa présence lors de la création du ministère de l'Éducation comme consultant économique de la commission Parent ou encore son rôle dans la nationalisation de l'électricité en 1962 comme ayant été celui qui a évalué le coût et fixé le prix de la nationalisation des compagnies d'électricité du Québec et de son financement. Sans oublier sa présence active dans divers comités, sous-comités et conseil d'administration. Notamment, il a été membre du sous-comité de sidérurgie du Québec qui mènera à la création de Sidbec, du conseil d'administration de la Société générale de financement, de la Caisse de dépôt et de placement, de la SOQUEM et de la Régie de l'assurance-dépôts du Québec. Selon Jean Deschamps, alors sous-ministre de l'Industrie et du Commerce, « Jacques

Parizeau était de tous les comités et de tous les dossiers » (p. 217). En 1965, Jean Lesage le nommera conseiller économique et financier du Conseil exécutif. Poste qu'il conservera dans le gouvernement de Daniel Johnson et jusqu'à son départ de la haute fonction publique en 1969.

Finalement, sous Daniel Johnson, il sera le maître d'œuvre de la première politique salariale du secteur public où le principe d'égalité des salaires entre les hommes et les femmes sera enfin reconnu. Il ira même jusqu'à suggérer à Marcel Pepin, alors président de la C.S.N., de regrouper les forces syndicales en front commun afin de créer un rapport de force pour le secteur public.

Séparée en trois sections, cette biographie des plus détaillées décrit en première partie l'enfance bourgeoise du futur politicien. Dès l'âge de neuf ans, ses parents l'inscriront au collège Stanislas d'Outremont où des professeurs laïcs venus de France lui enseigneront. C'est au sein de cette institution d'enseignement qu'il côtoiera pour la première fois, les Charles Gonthier, Michel Dupuy, André d'Allemagne, Michel Pasquin, Marc Brière, Marc Baudouin, Claude Jutra, Michel Brault et les frères Gilbert et Jérôme Choquette. À cette époque, la France trouve davantage grâce aux yeux du jeune Parizeau. Le Québec des années quarante et cinquante replié sur lui-même et dirigé par le chef de l'Union nationale ne l'intéresse guère. Il se sent étouffé dans cette société conservatrice à outrance.

Dès 1947, à 17 ans, il entre à l'école des Hautes études commerciales où il fera la connaissance du professeur d'économie François-Albert Angers qui deviendra rapidement le maître à penser et le mentor de Jacques Parizeau. Ce dernier dira de M. Angers: « il a eu un gros impact sur ma pensée. Il a joué un rôle dans le virage que j'ai pris en faveur des idées souverainistes... son influence s'était inscrite en moi » (p.104). Cependant, le jeune Parizeau n'adhérera pas au nationalisme et à l'idéologie corporatiste véhiculés par son maître, il ira même jusqu'à flirter pendant un instant avec l'idéologie communiste, assez pour distribuer des tracts du Parti communiste en 1947. Une fois sa licence terminée, Jacques Parizeau quittera le Québec pour aller parfaire ses études en France et ensuite en Angleterre. Au cours de son séjour en France, il décidera d'aller effectuer sa thèse de doctorat à la London School of Economics au grand déplaisir de son maître des HÉC qui rêvait pour son jeune protégé d'un diplôme français. Grâce au soutien de François-Albert Angers et de l'école des HÉC qui paiera ses études supérieures pendant quatre ans à l'étranger, Jacques Parizeau reviendra au pays avec le titre de docteur en économie. À 24 ans, il deviendra le plus jeune canadien-français à détenir un doctorat.

En septembre 1955, le jeune professeur d'économie débute sa carrière universitaire à l'école des HÉC sous la férule de son maître. D'aucuns se souviennent d'un professeur exigeant à souhait, doté d'une extrême intelligence, qui

maîtrisait de manière admirable sa matière et qui savait la transmettre d'une main de maître. Il avait l'étoffe des meilleurs pédagogues. Il était aimé, respecté et admiré de ses étudiants, se souvient Maurice Lanoix professeur des HÉC à l'époque. En quelque sorte, il est un professeur-né. Jacques Parizeau dira d'ailleurs en 1996 : « Je n'ai eu sur le plan professionnel qu'un flirt qui a abouti à une passion et à un état. Moi, qu'est-ce que vous voulez, je suis né enseignant, puis je crèverai enseignant et tout le reste ce sont des accidents de parcours » (p. 422).

En conséquence, c'est davantage par nécessité qu'il quittera son poste de professeur aux HÉC pour aller en politique. Selon lui, « la politique doit servir à accomplir quelque chose, à réaliser un projet. Autrement, c'est une perte de temps. On a mieux à faire dans la vie » (p. 487).. Il ira donc en politique pour réaliser son projet d'indépendance du Québec. Pour Jacques Parizeau, le soir du 30 octobre 1995 représente l'échec de son projet pour lequel il était entré en politique active. Il n'est donc pas surprenant de le voir quitter définitivement l'arène politique dès le lendemain de cette défaite référendaire. Déjà, lorsqu'il prend la parole au Palais des congrès quelques minutes après la défaite ce n'est plus le premier ministre qui parle, mais l'homme complètement défait qui s'est battu avec intégrité et sincérité pendant plus de vingt-cinq ans pour cette cause. Il aurait tant aimé réaliser le rêve pour lequel il était devenu politicien. Tout au long de sa carrière dans l'enceinte du pouvoir, Jacques Parizeau a tout fait pour donner aux Québécois la confiance qu'il leur manquait, mais faut croire que ce n'était pas suffisant.

En ce qui a trait à la deuxième partie intitulée *Le nouveau Québécois*, le lecteur néophyte sur l'histoire de la Révolution tranquille pourra en apprendre beaucoup sur la création du ministère de l'Éducation en 1964, sur la nationalisation des compagnies d'électricité en 1962, sur la création des sociétés d'État telles la Sidbec, la SOQUEM, la SOQUIP et la Société générale de financement ainsi que l'avènement de la Caisse de dépôt et placement du Québec et du régime universel des rentes du Québec. Il est, par ailleurs, intéressant d'apprendre que le Québec a négocié une certaine entente avec la France au sujet de la participation éventuelle du Québec à la recherche et à la construction d'un satellite français dès 1969. Entente qui n'aura malheureusement pas de suite. Aussi, dans cette deuxième partie, le biographe relate les chicanes constitutionnelles entre le Québec et Ottawa au sujet du régime fiscal inéquitable entre le fédéral et le provincial. Avant l'arrivée de Pierre Elliott Trudeau à Ottawa en 1968, on apprend que tant Jean Lesage que Daniel Johnson ont usé d'astuce avec l'aide de Jacques Parizeau pour aller chercher des points d'impôt au gouvernement fédéral avec compensations.

C'est en septembre 1969 que Jacques Parizeau, devenu indépendantiste avec le temps, décide de faire le grand saut en politique active et de quitter les hautes sphères de la fonction publique québécoise. Dorénavant, il défendra son projet d'indépendance du Québec à visage découvert au sein du Parti québécois. Dès les tout débuts, il est consacré numéro deux du parti derrière René Lévesque. Son influence et sa notoriété au plan économique donneront du panache et du crédit au projet souverainiste élaboré précédemment par René Lévesque. Ces deux hommes marqueront l'histoire du Québec comme ayant été les deux premiers ministres à avoir effectué un référendum pour que le Québec devienne un pays.

Le 29 avril 1970, Jacques Parizeau se présente aux élections pour le Parti québécois dans le comté d'Ahuntsic. La première défaite électorale aura un goût amer pour la nouvelle recrue. Le soir même du résultat des élections, il pique une colère épouvantable à son entourage politique. Certains proches de Parizeau s'en souviennent encore. Il va même jusqu'à accuser la permanence du parti d'avoir négligé leur travail durant la campagne. Plus tard, il dira que sans le « coup de la Brinks » à quelques jours de l'élection, « il aurait triomphé dans son comté » (p. 543). Au Québec, l'année 1970 sera marquée par la Crise d'octobre qui aura des conséquences néfastes pour le Parti québécois naissant. Ce dernier, sous la Loi des mesures de guerre, verra ses membres d'une quarantaine d'exécutifs de comté se faire arrêter et jeter en prison. La moitié des membres du parti déchirent leur carte et quittent le parti en quelques semaines. Pour Parizeau, il est clair que la Loi des mesures de guerre a été instaurée en grande partie pour démanteler le Parti québécois. En associant celui-ci au Front de libération du Québec, Pierre Trudeau et les fédéraux avaient réussi à discréditer le parti de René Lévesque aux yeux de l'opinion publique. Le futur ministre des Finances ne pardonnera jamais à Trudeau et Marc Lalonde d'avoir mis ses amis en prison. Dès ce jour, les rapports entre Trudeau et Parizeau seront définitivement rompus. Après ces événements, il faudra attendre six ans pour voir le Parti québécois au pouvoir. Jacques Parizeau est conscient que le coup porté à son parti aurait pu être fatal. Mais, les Québécois n'avaient pas dit leur dernier mot.

Jacques Parizeau l'entêté, l'engagé, le déterminé, celui qui n'avait qu'une idée en tête n'a pas réussi à réaliser son projet d'indépendance du Québec en vingt-cinq ans de carrière politique. « Il aurait tant aimé réussir là où René Lévesque a échoué. Il aurait tant désiré faire le pays » (p. 16) pour le peuple québécois. Ce peuple qui lui est si cher et redevable.

Que dire de cette biographie exemplaire comme critique ? Il aurait peut-être été plus aisé pour le lecteur que le biographe s'en tienne à un récit plus linéaire. Par ailleurs, il est curieux de voir que le chapitre sur l'enfance d'Alice Parizeau, fort intéressant d'ailleurs, se retrouve coincé entre le

chapitre 15 et 17 à la toute fin du livre. Mais, excepté ce fait, nous ne pouvons qu'apprécier l'ouvrage très documenté en sources écrites et orales du biographe Pierre Duchesne.

JOSIANE LAVALLÉE